



L'HUMEUR D'ALISON TERRIEN

SOUVIENS-TOI L'ÉTÉ DERNIER

Au moment de fermer sa maison de famille, notre journaliste fait ses adieux à un lieu chargé de mémoire. Jusqu'à l'année prochaine.

CHAQUE ÉTÉ, JE POUSSE LA PORTE et la même sensation m'envahit. Le sel, le bois humide. Je ne sais pas la nommer autrement qu'une odeur de maison de vacances. Elle n'a pas bougé. Le reste non plus. Les serviettes de plage entassées sous l'escalier, élimées jusqu'à la trame mais qu'on garde quand même. La vieille planche de surf de mon père. Les carreaux de faïence jaune et blanc de la cuisine. Et la chambre verte sous le toit, son lit en fer forgé, les vagues qu'on entend la nuit depuis l'oreiller. Tout est à sa place.

Mes grands-parents ont acheté ce terrain pour presque rien dans les années 1980, à Sciotot, un village du Cotentin, qui fait face à Jersey. Ce n'est ni Saint-Tropez ni le Cap Ferret. Mais une maison à la mer, c'est un privilège quand même, et je le sais. Longtemps, on n'y a capté que le réseau anglais. À 15 ans, je rechignais à venir, deux semaines sans pouvoir écrire à un garçon me semblaient une éternité. Je donnerais beaucoup, aujourd'hui, pour quelques jours sans réseau. Ces murs ont abrité des peines. Bien des joies aussi. Des tablées de quatorze sous les pins,

des barbecues qui s'éternisent, des cousins qui se marient et une bande de copains bruyante.

Nous sommes nombreux à avoir ainsi notre rituel. À revenir au même endroit, au même camping, dans le même village, et dans la même maison. On y vient enfant, on y revient adulte, et les lieux ne bougent pas. C'est ce qui les rend précieux. Et un peu cruels, aussi. Les années filent et les corps se voûtent. Les places changent autour de la table, certains ne descendent plus jusqu'à la plage. Nulle part ailleurs le temps ne se mesure aussi bien.

Rien n'est immobile, pourtant. Le chemin qui descend à la mer perd un peu de largeur chaque année. L'herbe est jaune dès la mi-juillet et les étés cognent plus fort, ici comme ailleurs. Le dérèglement climatique se lit dans les paysages que l'on connaît par cœur, dans ceux que l'on aime et qui nous tiennent lieu de mémoire. Il faudra sans doute les regarder un jour sans être certains de les retrouver. En attendant, on ferme la maison. Les volets rabattus un à un, les transats pliés dans le garage. On tire la porte le cœur serré. J'emporterai cet été-là avec tous les autres. ●